

längerfristigen Prozeß begreifen, der sich weit über die 1520er Jahre hinaus fortsetzte. Wichtig bleibt jedoch die durch Goertz vorgenommene und überzeugende Demonstration des besonderen Stellenwerts des A. hinsichtlich einer kontextuellen Erklärung des Geschehens der 1520er Jahre.

Kaspar von Greyerz, Basel

Béatrice Nicollier-de Weck, **Hubert Languet (1518–1581)**. Un réseau politique international de Mélanchthon à Guillaume d'Orange, Genève: Droz 1995 (Travaux d'Humanisme et Renaissance 293), 678 S., ISBN 2-600-00096-8, Fr. 104.05

Au seizième siècle, humanistes et réformateurs ont créé, par leurs rapports épistolaires, des réseaux de correspondants qui présentaient souvent une dimension internationale, voire européenne. Déjà chez Erasme, la correspondance restitue «le réseau humaniste» qui, à la manière d'une «immense toile d'araignée» s'étendait sur toute l'Europe (cf. J.-C. Margolin, Erasme précepteur de l'Europe, p. 395). Des réformateurs aussi, comme par exemple Philippe Mélanchthon et Henri Bullinger, ont constitué quelques réseaux épistolaires dont ils étaient le centre et qui leur permettait de rayonner sur tout le continent. Cette dimension internationale est sans doute l'une des raisons qui expliquent pourquoi la correspondance des Réformateurs semble gagner toujours plus l'attention des chercheurs concernés par l'histoire de la Réformation. Parmi ces savants, Madame Nicollier occupe une place bien méritée. Déjà connue comme coéditrice de la correspondance de Théodore de Bèze, elle publie maintenant une étude consacrée au réseau épistolaire dont Hubert Languet – un exilé français passé à la Réforme dès son jeune âge – fut l'animateur.

Le présent volume a un double aspect: c'est l'étude d'un milieu, avec ses «échanges intellectuels» et ses «solidarités religieuses» (p. XIV) et, en même temps, la biographie d'un politicien influent qui a mis ses talents au service de la Réforme. En fait, au fur et à mesure que l'A. avance dans la lecture chronologique de la correspondance de Languet, l'on voit se constituer et se modeler à travers l'Europe le groupe d'humanistes et hommes politiques qui fait l'objet de cette étude, sur une période d'une trentaine d'années (1550–1581).

La première préoccupation de l'A. a été de reconstituer, autant que possible dans son intégrité, le *corpus* épistolaire du réseau. Elle a rassemblé les membres épars de cette correspondance qui se trouvent dans de nombreuses archives à travers l'Europe. Elle a ainsi rédigé un riche inventaire de 1057 lettres écrites par Languet ou par l'un de ses 114 correspondants, donné le *incipit* de chaque lettre (pp. 491–614) et dressé la liste de ces expéditeurs et des destinataires (pp. 615–618). Près de 300 de ces lettres sont encore inédites. Tout en souhaitant leur publication éventuelle, le lecteur saura gré à l'A. pour les lar-

ges extraits qu'elle en donne dans ses notes. Bien qu'il n'ait apparemment laissé que de la correspondance – l'A. prouve que les *Vindiciae contra tyrannos* ne peuvent pas lui être attribuées avec certitude – notre humaniste ne la pratique pas dans le but de s'exercer dans un genre littéraire particulier, le genre épistolaire, à l'exemple d'un Pline le Jeune. Il s'agit, dans ces textes, d'analyses «rédigées au jour le jour à chaud, sans souci de publication» (p. XIII) à la manière dont Cicéron pratique les échanges épistolaires. C'est bien cette nature particulière des documents sur lesquels elle travaille – et qui redonnent l'événement dans son immédiateté – qui a suggéré à l'A. de les traiter en procédant dans l'ordre chronologique et à reconstituer ainsi par son ouvrage la biographie de Languet.

L'autre souci de l'A. a été celui de définir l'esprit qui animait ce réseau et en assurait l'identité. A l'origine de cet esprit se trouve Philippe Mélanchthon, que Languet appelle «noster sanctae memoriae praeceptor» (p. 134, n. 72). Le réseau en effet, s'établit, se nourrit et s'élargit au fil des ans à partir d'un premier noyau qui s'est constitué autour du cercle d'amis et de disciples de Mélanchthon que Languet a connus pendant les années passées à Wittemberg.

C'est un fait que de se mettre à l'école de Mélanchthon a été, de la part de Languet, un choix délibéré dicté par ses propres exigences personnelles de modération et de clarté. La lecture des *Loci* du wittenbergeois avait offert à Languet le fil d'Ariane qui lui avait permis de sortir du labyrinthe des disputes confessionnelles. Mélanchthon lui était apparu aussi comme le seul réformateur qui parlait en toute objectivité, sans être aveuglé par la passion. D'après le témoignage d'une lettre à Camerarius, Languet s'était rendu à Wittemberg pour interroger Mélanchthon sur la Cène et «sur d'autres sujets» (*de ... aliis quibusdam*). Le texte ne nous autorise pas à penser qu'il est allé à Wittemberg pour avoir l'avis «de quelques autres» personnes aussi (cf. p. 7 et n. 16). Dès les débuts de ses contacts avec Wittemberg en 1549, Languet nous apparaîtrait comme un mélanchthonien convaincu, dévoué à son précepteur et décidé à modeler sa propre action sur ses principes. Cette admiration inconditionnelle pour Mélanchthon explique sans doute pourquoi Languet, bien qu'étant français, n'a pas choisi Genève comme lieu d'attache. L'esprit de Mélanchthon détermine aussi le «centrisme» de Languet, entre le calvinisme et le luthéranisme rigide. A l'instar du réformateur, Languet, tout en n'étant pas calvinien, ne laisse jamais transparaître aucune condamnation directe de la doctrine de Calvin. Sa correspondance pourtant, comme d'ailleurs celle de Mélanchthon, témoigne de son opposition envers ceux de ses coreligionnaires qui troublaient la concorde en voulant professer, sur certains points de doctrine, un luthéranisme exaspéré. L'histoire du philippisme d'abord et du cryptocalvinisme ensuite sera mieux connue à la lecture de ces pages, surtout sous ses aspects politiques.

Puisque la source de notre connaissance de Languet, sa correspondance, est toute orientée sur l'événement vécu, il n'est pas toujours facile de voir

concrètement quels aspects de l'esprit de Mélanchthon Languet a assimilés. Quelques expressions, dont le réformateur se sert couramment pour donner voix à l'esprit qui l'anime, apparaissent parfois sous la plume de Languet et de ses correspondants. L'une d'entre elles est l'affirmation: «je ne suis pas stoïcien», qui indique le refus, à la fois, du déterminisme prédestinationniste et du manque de discernement et de modération dans le jugement à donner sur les fautes des hommes. Les péchés, dans leur grande variété, appellent de notre part, avec une réproposition qualifiée, plus ou moins d'indulgence aussi. L'expression: «Ego non sum stoicus, nec credo aequalia esse peccata» (p. 327 et n. 76), affirme que les fautes des hommes n'ont pas toutes la même gravité. Elle permet sans doute de condamner certaines formes d'intégrisme et de dogmatisme que l'on peut reprocher aux «Stoïciens», lesquels affirment que «les péchés sont tous égaux». Ici aussi, Languet suit à la lettre l'interprétation constante du Stoïcisme, telle que nous la lisons chez Mélanchthon. De même, c'est dans l'esprit de Mélanchthon que d'affirmer qu'il ne faut pas traiter de questions inextricables, inutiles pour l'édification du fidèle (p. 63, n. 54), ce que Calvin aussi avait déjà remarqué chez le wittenbergeois, lui qui le considérait comme un auteur «n'ayant esgard qu'à la seule edification» (Préface de la Somme de Mélanchthon, 1546, CO IX 848). C'est donc l'esprit de Mélanchthon, empreint de modération, qui a façonné l'idéologie du réseau et déterminé sa manière de réagir aux circonstances historiques. Or, ces mêmes circonstances ont amené le groupe à se forger un idéal «d'établissement universel d'une réforme modérée» (p. 451), sous la conduite d'un prince capable d'assurer à la cause de la réforme un front politique commun contre le bloc papiste. On peut s'étonner de l'apparition d'une telle idéologie universaliste, poursuivie avec entêtement par Languet au nom des principes mélanchthoniens. Nous sommes en effet habitués à voir Mélanchthon confier le succès de la Réforme à l'implantation de petites églises locales, réglées sur la pure doctrine et en harmonie entre elles, dans des villes administrées de préférence par des aristocraties. On assiste avec Languet à un élargissement et à une application des vues de Mélanchthon à la stratégie politique globale de la Réforme, en rapport étroit avec sa propre mission d'informateur et de conseiller d'hommes au pouvoir, en premier lieu de l'Electeur de Saxe, dans la ferme persuasion que la Réforme ne pourrait pas survivre en Europe sans l'unité politique de tous ceux qui avaient pour vocation de la défendre.

Dans ses expériences à côté du réformateur, Languet avait pu constater de quelle manière Mélanchthon essayait de préserver l'union politique des réformés, malgré certaines différences confessionnelles. Il avait, par exemple, secondé Mélanchthon au Colloque de Worms (1557) dans ses efforts pour éviter qu'on prononce, sur le point de la Cène, des condamnations qui auraient abouti à des exclusions formelles. Mélanchthon avait justifié cela au nom d'une concorde qu'on espérait pouvoir établir dans l'avenir. Dans ses efforts pour une

union politique de tous les protestants. Languet souligne que les évangéliques ont tout à perdre «s'ils laissent les théologiens ériger un mur entre eux» (p. 67). «Pendant toute sa carrière», il essaya d'empêcher que le mur des différences confessionnelles «ne devienne infranchissable au point d'empêcher des arrangements politiques» (Ibid.) La vocation universaliste de Wittenberg, aux yeux de Languet, est un résultat direct de l'esprit de modération de Mélanchthon, tel que l'homme politique, auquel ce livre est consacré, l'a interprété. C'est pourquoi, le groupe auquel il appartenait, «issu de Mélanchthon, se sentait investi de la responsabilité de l'ensemble de la réforme évangélique» (p. 308). Languet et son groupe avait la vision d'un *orbis christianus* divisé en deux blocs qui s'affrontaient sur les terrains où la réforme défendait ses enjeux, en France ou dans les Pays-Bas. La correspondance de Languet permet au lecteur de revivre les événements complexes de l'histoire de l'Europe de la deuxième moitié du XVIe siècle, à travers les yeux d'observateurs et d'acteurs, pour lesquels l'histoire «telle qu'ils étaient conscients de la vivre, était celle des succès et des échecs de leur foi» (p. XIII).

Dino Bellucci, Prévèrènges

Geschichte des Kantons Zürich, Bd. 1: Frühzeit bis Spätmittelalter, hrsg. von Niklaus Flüeler (†) und Marianne Flüeler-Grauwiller, Zürich: Werd 1995, 536 S., ISBN 3-85932-158-7, Fr. 79.–

Geschichte des Kantons Zürich, Bd. 2: Frühe Neuzeit – 16. bis 18. Jahrhundert, hrsg. von Niklaus Flüeler (†) und Marianne Flüeler-Grauwiller, Zürich: Werd 1996, 551 S., ISBN 3-85932-159-5, Fr. 79.–

Mit der Fertigstellung des zweiten Bandes über die Frühe Neuzeit im Jahre 1996 liegt die neue Zürcher Kantongeschichte nun in drei Bänden vollständig vor.

Das Werk ist reich illustriert und präsentiert sich insgesamt sehr anschaulich und ansprechend. Es lädt die Leserinnen und Leser dazu ein, entweder nach Interesse ganze Kapitel zu lesen oder mit Hilfe des ausführlichen Registerteils bestimmten Fragen nachzugehen. Ein Glossar am Ende jedes Bandes macht die zusätzliche Zuhilfenahme von Wörterbüchern weitgehend unnötig. Die wissenschaftlich Interessierten finden am Ende eines jeden Kapitels einen knappen Forschungsüberblick, in dem die wichtigste Literatur genannt und neuere Forschungsergebnisse skizziert werden.

Der Teil «Das Spätmittelalter» des ersten Bandes gliedert sich in themenorientierte Kapitel, die durchwegs von SpezialistInnen auf ihrem Gebiet abgefaßt sind. Hohe wissenschaftliche Qualität der Beiträge kennzeichnet dann auch diesen Teil der Kantongeschichte. Das eher trocken anmutende Thema «Die Entwicklung zum kommunalen Territorialstaat» kommt sehr anschau-